Matthieu 20 :1-16 – Christ Pour Tous – 30/4/23 – David Buick

Dans sa prédication de dimanche dernier, Stéphanie nous a fait réfléchir sur la valeur d'un être humain, en évoquant l'argent que les Philistins étaient prêts à verser pour connaître le secret de la force de Samson, la piètre somme pour laquelle Judas était prêt à livrer Jésus, l'estimation sans doute plus juste (paradoxalement !) du diable qui offre à Jésus tous les royaumes du monde s'il est prêt à plier le genou devant lui, et enfin la valeur que Jésus place sur la vie humaine en donnant la sienne à notre place à la croix.

De nos jours, cette question de valeur est souvent mis en lien avec la rémunération. En cette veille de la fête du Travail je vous invite donc à continuer notre réflexion sur la valeur en lisant une parabole racontée par Jésus dans l'Evangile de Matthieu 20 :1-16 :

« Voici, en effet, à quoi ressemble le royaume des cieux : Un maître de maison sortit tôt le matin afin d'embaucher des ouvriers pour sa vigne. Il se mit d'accord avec eux sur le salaire à leur payer, une pièce d'argent par jour, et les envoya dans sa vigne. Il sortit de nouveau à neuf heures du matin et en vit d'autres qui se tenaient sur la place sans rien faire. Il leur dit : "Allez, vous aussi, travailler dans ma vigne et je vous donnerai un juste salaire." Et ils y allèrent. Le maître de maison sortit encore à midi, puis à trois heures de l'après-midi et fit de même. Enfin, vers cinq heures du soir, il sortit et trouva d'autres hommes qui se tenaient là. Il leur demanda : "Pourquoi restez-vous ici tout le jour sans rien faire ?" – "Parce que personne ne nous a engagés", répondirent-ils. Il leur dit : "Eh bien, allez, vous aussi, travailler dans ma vigne."

Quand vint le soir, le maître de la vigne dit à son contremaître : "Appelle les ouvriers et paie à chacun son salaire. Tu commenceras par les derniers engagés et tu termineras par les premiers engagés." Ceux qui s'étaient mis au travail à cinq heures du soir vinrent et reçurent chacun une pièce d'argent. Quand ce fut le tour des premiers embauchés, ils pensèrent qu'ils recevraient plus ; mais on leur remit aussi à chacun une pièce d'argent.

En la recevant, ils critiquaient le maître et disaient : "Ces ouvriers engagés en dernier n'ont travaillé qu'une heure et tu les as payés comme nous qui avons supporté la fatigue d'une journée entière de travail sous un soleil brûlant !" Mais le maître répondit à l'un d'eux : "Mon ami, je ne te cause aucun tort. N'as-tu pas convenu avec moi de travailler pour une pièce d'argent par jour ? Pends donc ton salaire et va-t'en. Je veux donner à ce dernier embauché autant qu'à toi. N'ai-je pas le droit de faire ce que je veux de mon argent ? Ou bien es-tu jaloux parce que je suis bon ?"
Ainsi, ajouta Jésus, ceux qui sont les derniers seront les premiers et ceux qui sont les premiers seront les derniers. »

« Allez… travailler dans ma vigne et je vous donnerai un juste salaire » (v4). Voilà une préoccupation majeure du 1er mai : la juste rémunération du travail ! La parabole ne donne pas d'indication de l'âge des ouvriers et par conséquent pas d'enseignements sur l'âge de la retraite, mais elle évoque tout de même des notions très actuelles de pénibilité, avec ceux qui ont *« supporté la fatigue d'une journée entière de travail sous un soleil brûlant »* (v12). La Bible a bien des choses à dire par ailleurs sur ces questions de justice sociale, à commencer par un principe des plus simples : *« l'ouvrier mérite son salaire »* (Luc 10 :7).

Mais c'est précisément parce que ces principes sont généralement acceptés que dans cette histoire, Jésus se permet de les renverser totalement. Il heurte notre sens inné de la justice afin de nous amener sur un autre terrain, celui du Royaume de Dieu (ou comme il est dit en Matthieu, le *« Royaume des cieux »*).

Je peux comprendre la grogne des ouvriers de la première heure lorsqu'ils voient que les derniers venus ont reçu le même salaire qu'eux. (Le comble, c'est que sur ordre du maître de la vigne, le contremaître donne la paie d'abord à ceux qui sont arrivés les derniers, donc cela se passe sous les yeux des premiers !). Même si les commentateurs nous disent que ce salaire était tout à fait correct pour une journée de travail complète à l'époque, le sentiment d'injustice demeure. Le maître fait valoir que les premiers ouvriers ont librement accepté un accord de rémunération convenable : *« n'as-tu pas convenu avec moi de travailler pour une pièce d'argent par jour ? »* (v13), mais moi personnellement j'aurais eu tout de même l'impression de m'être fait avoir !

Mais c'est une parabole : une histoire dont le sens se trouve au deuxième degré. Jésus n'est pas en train de faire un cours sur le travail intérimaire mais d'évoquer le Royaume des Cieux. En situant cette histoire à l'envers dans le monde du travail typique de l'époque, il essaie de faire comprendre que le rapport que Dieu entretient avec ses enfants se vit selon une dynamique qui n'a rien à voir avec une économie d'échange selon laquelle « j'ai travaillé tant, tu me dois tant ».

Ce principe est tellement ancré dans notre façon de penser d'aujourd'hui que nous risquons de mal interpréter la conclusion de Jésus qui nous dit *« les derniers seront les premiers et ceux qui sont les premiers seront les derniers »* (v16). Si nous nous imaginons comme des acteurs dans ce récit, je suis certain que le lendemain, nous serions nombreux à avoir l'idée de bien nous garder de nous présenter à la place du village à 6h, attendant plutôt 17h afin d'être embauchés seulement à la dernière minute, puis cueillir une ou deux grappes de raisins avant de repartir avec le salaire d'un jour dans la poche. Nous aurions « compris le système » ! J'imagine que certains seraient même disposés à brandir ce verset 16 sous le nez du maître de la

vigne pour revendiquer sa promesse ! Non : par cette déclaration, Jésus est plutôt en train de nous dire qu'il n'y a *pas* de « système » (ou en tout cas pas de « système » que nous puissions détourner à notre supposé avantage) ; le rapport que Dieu voudrait entretenir avec nous est tout sauf « mécanique ».

Le « système » du vignoble dans la parabole est très simple : à partir du moment où quelqu'un s'y rend, il reçoit exactement le même bénéfice en retour, quelle que soit son heure d'arrivée, quelle que soit la quantité de travail exercée, quels que soient ses antécédents. Dans le Royaume de Dieu, ce bénéfice c'est la grâce de Dieu, qui justement ne se mérite pas et ne peut se calculer selon nos métriques humaines. C'est ça que cette parabole nous propose encore aujourd'hui, c'est ce qui est complètement révolutionnaire et libérateur dans la Bonne Nouvelle de l'Evangile :

« Quand nous étions encore sans force, le Christ est mort pour les gens mauvais (…). Déjà, pour une personne juste, on ne serait guère prêt à mourir. Pour une personne qui fait le bien, on aurait peut-être le courage de mourir. Mais voici comment Dieu a prouvé son amour pour nous : le Christ est mort pour nous, et pourtant, nous étions encore pécheurs. » (Rom 5 :6-8 PdV).

Lorsque nous prenons conscience de la portée de la grâce de Dieu pour la première fois, nous la saisissons à deux mains. La difficulté, c'est qu'avec le passage du temps, notre tendance à tout réduire à une mentalité d'échange refait surface ; de façon insidieuse, nous pouvons commencer à penser que la grâce dont nous jouissons auprès de Dieu est fonction de nos mérites. Cela peut faire naître en nous le même sentiment d'injustice que les ouvriers de la première heure ; alors nous pouvons être parasités par un esprit de critique voire de jugement ou de mépris vis-à-vis de celui ou de celle qui à nous yeux « ne mérite pas » ce bénéfice comme nous.

C'est là l'importance des questions du maître de la vigne. *« N'ai-je pas le droit de faire ce que je veux de mon argent ? »* demande-t-il au verset 15. En effet, reprocher à Dieu sa façon de faire, c'est se mettre à la place de Dieu. Reconnaissons-le, il y a là un certain manque d'humilité ! La deuxième question pousse encore un peu plus loin en rajoutant une couche d'ironie : *« Ou bien es-tu jaloux parce que je suis bon ? »* ou comme le dit une autre traduction que j'aime bien *« vois-tu de mauvais œil que je sois bon ? »* (v15, Colombe).

Ce n'est pas sans rappeler la fin de l'histoire de Jonas : sa reconnaissance pour la plante que Dieu fait pousser pour lui donner un peu d'ombre n'a d'égal que la colère qu'il éprouve en voyant que Dieu a épargné une ville entière, à tel point qu'il arrive à transformer les attributs de Dieu en sujets de reproche : *« Ah ! SEIGNEUR,*

je le savais bien… tu es plein de tendresse et de pitié, patient, plein d'amour, et tu regrettes tes menaces. Maintenant, SEIGNEUR, laisse-moi mourir » ! (Jonas 4 :2-3).

Cela fait penser aussi aux disciples de Jésus qui, sans doute un peu épris du succès de leur mission, veulent *« commander au feu de descendre du ciel et de détruire »* les gens qui ne reçoivent pas leur groupe (Luc 9 :54) et qui heureusement en sont empêchés par Jésus.

Je rencontre assez souvent des personnes qui sont tout à fait preneuses de la grâce de Dieu pour leur propre vie tout en étant les premières à invoquer son jugement le plus sévère sur les méfaits des autres... Mais être chrétien, prendre le chemin du Royaume des cieux, c'est (dans les termes de notre parabole) d'avoir *« convenu… à travailler »* selon les termes de la grâce. Ce serait quand même un comble si cette grâce de Dieu nous rendait amers, mais on voit que c'est une vraie possibilité.

Sur le plan social, le chrétien peut certainement défendre le principe selon lequel « toute peine mérite salaire ». Mais nous devons absolument nous en détacher lorsqu'il s'agit d'appréhender la grâce de Dieu envers nous et d'apprécier, encore moins juger, la valeur de notre frère et notre sœur dans le Royaume de Dieu. Au lieu de sans cesse évaluer notre situation et notre progrès supposé en sainteté par rapport à d'autres, nous devons apprendre avant tout à nous réjouir de l'étendue de la grâce dans leur vie comme dans la nôtre.

Comment la rémunération inégale par rapport au travail effectué (ou ce travail inégal pour une rémunération unique) de la parabole pourrait-elle être juste dans l'absolu ? Le théologien américain du 18e siècle Jonathan Edwards a imaginé le ciel (on pourrait dire « le Royaume des cieux ») comme un lieu où nous serons enfin délivrés de cette tendance à juger, à envier, à nous comparer. Pour lui, au ciel chaque croyant aura des « degrés de gloire » différents, mais *« Le bonheur de ceux qui ont des degrés moindres de bonheur et de gloire ne sera pas diminué du fait que d'autres soient plus avancés dans la gloire qu'eux* [et, on pourrait rajouter, vice versa] *; tous seront parfaitement heureux, chacun sera parfaitement satisfait. Tout vase jeté dans cet océan de bonheur est rempli, bien qu'il y ait des vases beaucoup plus grands que d'autres ; et il n'y aura pas d'envie dans le ciel, mais l'amour parfait régnera dans toute la société »*[1].

Que tu te considères comme un ouvrier de la première heure, la dernière heure, ou comme étant parfaitement à l'équilibre entre les deux, je t'encourage à te réjouir de la portée la grâce de Dieu pour ta vie – et aussi de sa portée dans la vie des autres.

[1] https://thirdmill.org/answers/answer.asp/file/43280